

**Zeitschrift:** Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport  
**Herausgeber:** École fédérale de sport de Macolin  
**Band:** 50 (1993)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Recherche et sciences du sport  
**Autor:** Hoppeler, Hans / Altorfer, Hans  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-998148>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.05.2025

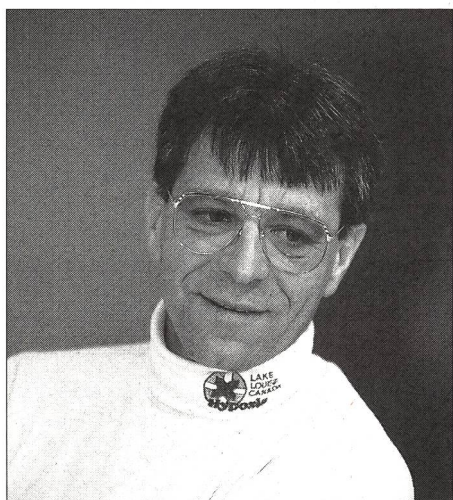
**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Recherche et sciences du sport

Directeur de l'ISS, le Prof. Dr méd. Hans Hoppeler répond aux questions de Hans Altorfer

Traduction: Jean-Pierre Monod et Yves Jeannotat

*Il y a maintenant un an et demi que le Prof. Dr méd. Hans Hoppeler dirige l'ancien «Institut de recherches» appelé, dès lors, «Institut des sciences du sport» (ISS). Il peut être intéressant, pour les lecteurs de MACOLIN, de savoir ce qu'il tient de la recherche et des sciences du sport proprement dites. (Y.J.)*



– **MACOLIN:** Quelle signification la recherche revêt-elle pour vous?

– Pour répondre objectivement à cette question, il faut d'abord que j'explique ce que j'entends par «recherche». Il ne s'agit, en fait, que d'un mot savant utilisé pour désigner un processus auquel toute personne est quotidiennement confrontée. Derrière la «recherche» se cache une bonne part de curiosité, cette dernière constituant, on le sait, une motivation puissante et universelle.

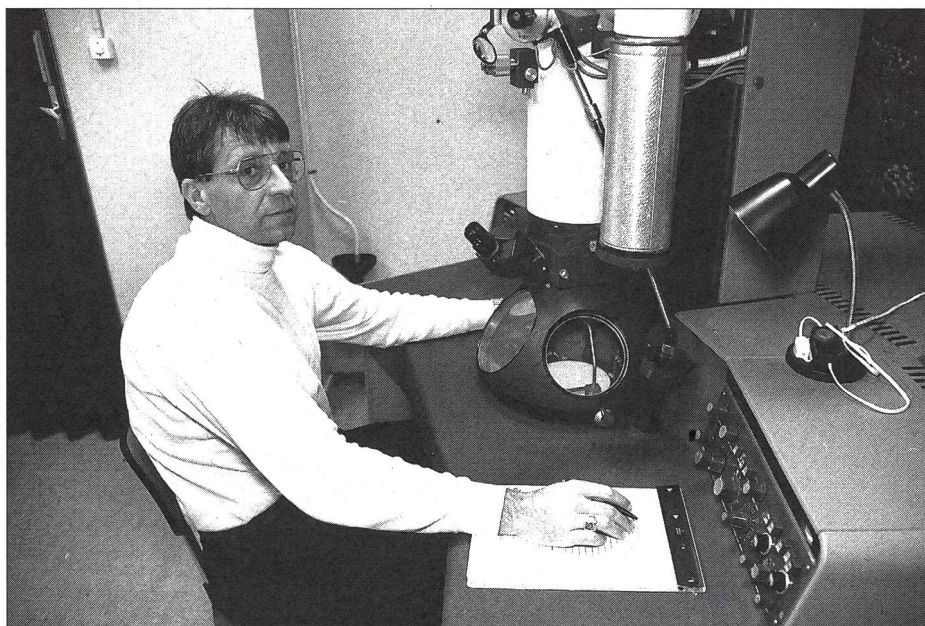
Chaque être humain se pose des questions, sur sa santé par exemple: pourquoi suis-je en bonne santé? Que puis-je faire pour le rester? Que faire pour guérir lorsque l'on est malade? Chacun a ses idées et, probablement, sa théorie personnelle sur le sujet, même si rares sont ceux qui parviennent à les formuler de façon consciente. Elles émanent la plupart du temps, il faut le souligner, de formulations lues ou entendues (on a pris connaissance, par exemple, d'un article traitant de la cholestérolémie et des risques d'infarctus du myocarde), mais également d'observations personnelles («chaque fois que je m'énervé, je suis malade. Je ne dois donc plus m'énervé pour des brouilles»).

En tant que chercheur, je suis peut-être curieux par vocation. J'effectue d'une manière plus formelle ce que tout le monde fait chaque jour spontanément. La recherche ne se distingue pas fondamentalement du processus qui nous permet de répondre de façon adéquate à de nouvelles situations. Ma curiosité «privée» se différencie de ma recherche «scientifique» par le fait que, pour cette dernière, je dispose d'une instrumentation et d'une technique élaborées dans un domaine bien déterminé (je m'occupe avant tout des problèmes d'adaptation de la musculature squelettique à différents types de charge). Ce dispositif et ce mode d'action me permettent de poser et de résoudre des questions pour lesquelles la simple compréhension et le bon sens ne suffisent plus. La démarche reste toutefois la même. Je me pose une question (en termes scientifiques, cela s'appelle «formuler une hypothèse») que je soumetts en-

suite à l'expérimentation. Le résultat de la recherche n'est pas la découverte de la vérité. Dans le meilleur des cas, elle ne fait que nous apporter de meilleures représentations et des modèles plus sûrs de la réalité, notamment parce qu'ils sont vérifiables par d'autres expérimentateurs et parce qu'ils peuvent être reproduits de façon fiables dans certaines conditions déterminées. L'avantage des modèles scientifiques repose dans le fait qu'ils sont basés sur une méthode valable pour toutes les disciplines. Ils sont également conçus de façon rationnelle, ce qui n'est pas toujours le cas des produits issus de la pensée dite «alternative».

Cela dit, les résultats des travaux de recherche ne peuvent en outre être divulgués dans les publications spécialisées qu'avec l'approbation des autorités internationales reconnues. On est plus sûr, ainsi, que les règles qui assurent la qualité scientifique sont respectées. Sans doute, des notions fondées scientifiquement peuvent servir de références, à un moment précis et dans un domaine donné. Mais les choses et les connaissances que l'on gagne à leur sujet évoluent rapidement, nous obligeant à revoir et à affiner constamment nos conclusions et, somme toute, à nous remettre sans cesse en question.

Une recherche sérieuse et active consiste à revoir en permanence et avec un œil critique ce qui semble connu, à lire les parutions spécialisées aussi, dans le but de pouvoir utiliser les derniers dévelop-



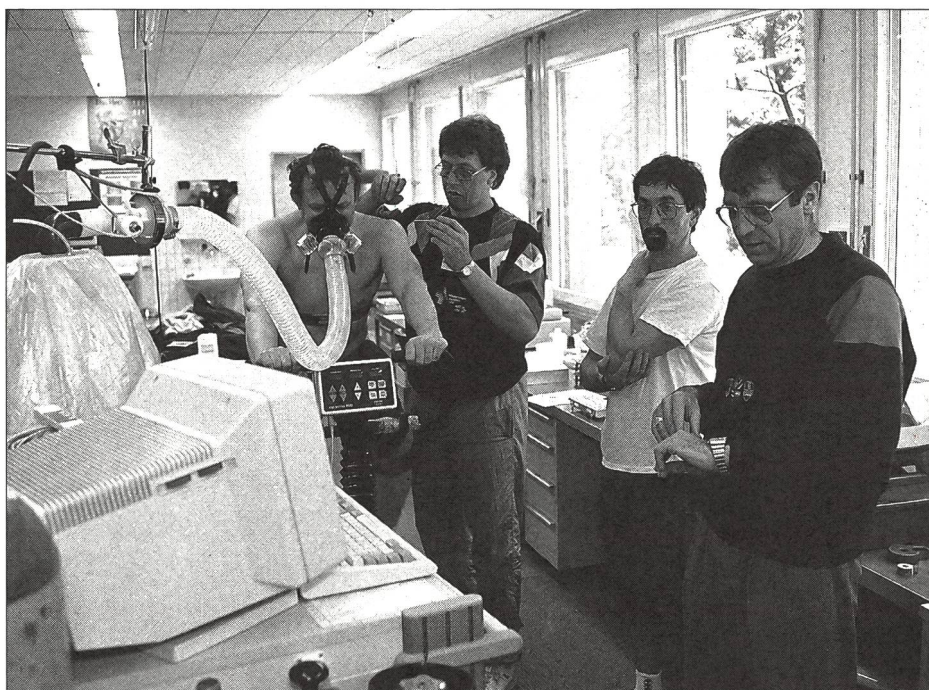
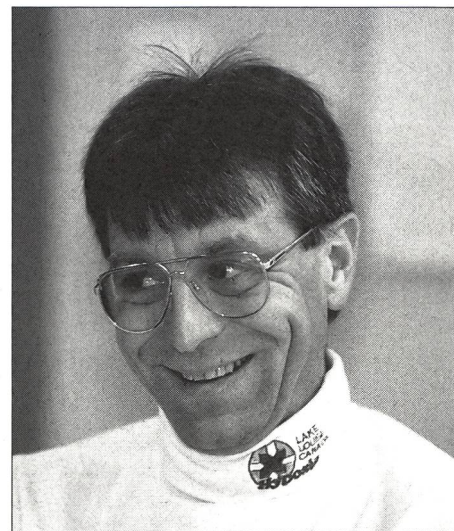
Dans son laboratoire, à l'Université de Berne.

pements intellectuels et technologiques pour ses propres analyses. En pratique, pour moi, cela équivaut à consulter et à archiver chaque année, plus d'un millier d'articles scientifiques. La recherche, c'est aussi une permanente confrontation avec les limites momentanées de la connaissance; c'est enfin avoir le courage de se soumettre, après publication de chaque nouveau travail scientifique, à la critique des plus grands spécialistes. Mais la recherche est une bonne école et, à mon sens, elle constitue un préalable souhaitable, voire indispensable à tout enseignement au degré supérieur. Un chercheur doit pouvoir tenir compte de ces impératifs sans oublier que ses travaux ne seront vraiment utiles que s'ils sont applicables dans la pratique. Dans cette seconde phase, sortant de son relatif isolement, le scientifique doit avoir la modestie de faire appel à l'utilisateur potentiel, tout en comptant, cela va de soi, sur sa compréhension et sur sa volonté de collaboration.

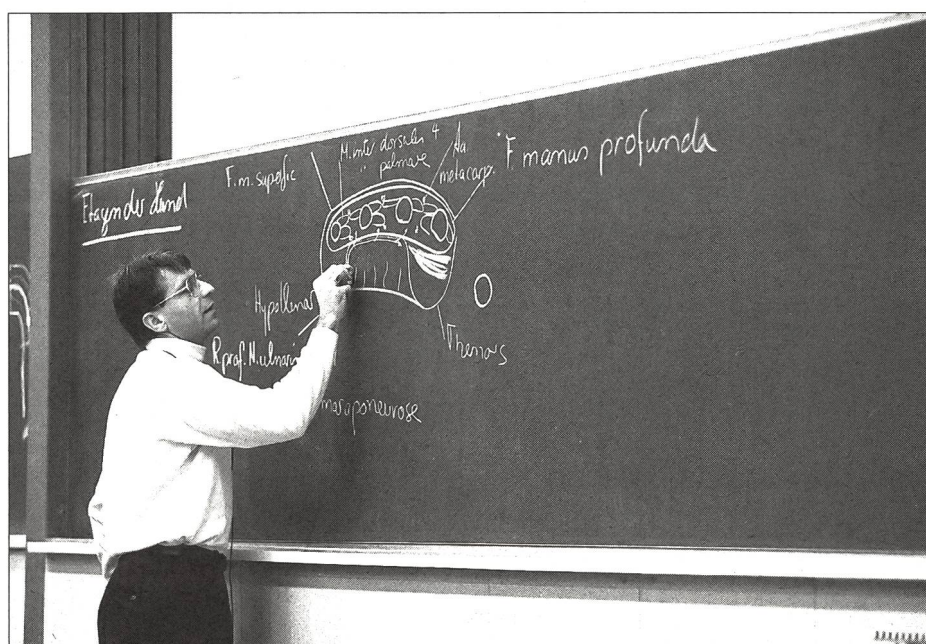
**– MACOLIN: Quel sens donnez-vous à l'expression encore peu claire, pour certains, de «sciences du sport»?**

– Je précise d'emblée que, selon moi, il n'y a pas «une», mais «des sciences du sport», portant sur des connaissances inter- et multidisciplinaires relatives aux innombrables types d'activités corporelles et aux problèmes qui leur sont liés. Cela va de l'éthique à la psychologie et aux sciences naturelles en passant par le droit, l'écologie et l'économie. Globalement, les sciences du sport ont pour préoccupations principales différentes conséquences résultant des activités motrices de l'être humain. Le mouvement semble constituer un besoin fondamental et son absence entraîne toutes sortes d'effets négatifs sur la santé physique et psychique.

Mais les problèmes ne manquent pas, et l'un de ceux-ci est l'absence de concept global. Cette lacune est également ressentie dans d'autres domaines de recherche interdisciplinaire comme, par exemple, l'écologie (Weibel, symposium de Macolin, 1988). Quelles conséquences cela peut-il avoir pour le chercheur? Le fait notamment, qu'il ne peut pas simplement se cantonner aux «sciences du sport» en tant que domaine spécialisé. Il doit donc acquérir, d'abord, des connaissances de base dites «classiques» (droit, pédagogie, médecine, etc.). Elles lui serviront d'appui pour son activité scientifique dans le domaine du sport. Chaque chercheur est en effet jugé à la lumière de sa discipline et sans égard au fait qu'il s'occupe plus particulièrement de sport! On



Le Dr Hoppeler supervise un test de l'effort à l'EFSM.



Devant ses élèves.

tient actuellement compte de cet état de fait dans les discussions qui ont trait à la reconnaissance d'une formation spécifique de la médecine du sport. Le titre FMH n'existe pas en médecine du sport. Une formation de base en orthopédie, en médecine interne, en pédiatrie, etc., peut, selon l'intérêt, être complétée par des notions théoriques et pratiques dans ce domaine, ce qui justifiera la mention de sous-spécialité en médecine du sport.

L'Institut des sciences du sport de Macolin se doit de fonctionner comme un organe de liaison important entre le monde du sport et les universités suisses. D'une part, il est indispensable que nous puissions présenter aux hautes écoles quels sont les besoins du sport et, d'autre part, donner aux universités un accès au sport lorsqu'elles sont intéressées. Mais si nous voulons être des partenaires crédibles, il faut bien sûr que notre activité de recherche atteigne un niveau de qualité internationale. ■